

Baudouin, Charles
Le miracle de vivre

L. CHARLES-BAUDOUIN

LE MIRACLE DE VIVRE

POÈMES

AVEC BOIS GRAVÉS DE JORIS MINNE



ÉDITIONS "LUMIÈRE"
AVENUE D'AMÉRIQUE 160
ANVERS

LE MIRACLE DE VIVRE

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

EN SOURDINE, avec préface de Paul Brulat 1915

ECLATS D'OBUS 1917

L'ARCHE FLOTTANTE 1918

BAPTISMALES 1918

ECCE HOMO, Poème Dramatique ——

CRITIQUE

TOLSTOÏ ÉDUCATEUR 1921

LE SYMBOLE CHEZ VERHAEREN ——

L. CHARLES-BAUDOUIN

LE MIRACLE DE VIVRE

POÈMES

AVEC BOIS GRAVÉS DE JORIS MINNE

ANVERS
ÉDITIONS LUMIERE
160, AVENUE D'AMÉRIQUE

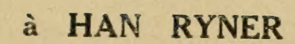
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

1 EXEMPLAIRE SUR IMPÉRIAL JAPON, PORTANT LE NUMÉRO I, SIGNÉ PAR L'AUTEUR ET CONTENANT UNE PAGE DU MANUSCRIT ET LA SUITE DES 6 DESSINS ORIGINAUX ;

20 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE A LA CUVE, SIGNÉS PAR L'AUTEUR ET NUMÉROTÉS DE II A XXI.

500 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ D'ÉDITION, NUMÉROTÉS DE 22 A 521.

CET EXEMPLAIRE PORTE LE N° 246



à HAN RYNER

A TOI, QUI QUE TU SOIS

Je suis celui qui passe et dont on se souvient.
Je secouerai mes sandales devant ton seuil,
qui que tu sois, et je ne te demanderai rien
que ton accueil,
et tu m'accueilleras.

Car peut-être déjà m'attendais-tu, pauvre âme,
depuis des jours, depuis des nuits, où ta lampe s'est consumée,
car sans doute déjà tu m'attendais, chère âme,
comme la Vierge mystique attend le bien-aimé.

Tu ne seras pas étonné quand je frapperai à ta porte.
Sans doute ta lampe sera morte,
je m'asseoirai au feu de l'âtre,
j'y sécherai mes jambes et mon manteau; je ne serai qu'une présence brunâtre,
et tu ne sauras pas ma face.
Je suis celui qu'on ne connaît point et qui passe.
Je suis le vagabond des routes de l'espace.

Tu ne sauras pas combien d'heures je resterai courbé dans ce coin,
les mots que je dirai ne t'étonneront point,
car tu les attendais peut-être.
Et tout pourtant, cette nuit-là, sera étrange.
Ces mots qu'avant tu n'avais jamais entendus,
tu croiras les reconnaître.
Alors tu me questionneras, mais j'aurai déja répondu.

Je m'en irai comme je serai venu
avec mon manteau d'ombre et mon bâton ;
je ne t'aurai pas dit mon nom,
mais j'aurai déposé en toi
tout un fardeau muet d'inquiétude et de joie.





LE MIRACLE DES YEUX

Soyez remerciés, mes yeux.
Verhaeren

Les lys du givre ont éclaté sur les prairies,
floraison irréelle aux pâles porcelaines;
la vitre tremble en fleurs de gel à mon haleine.
Tout est en fleurs : Qui donc a dit l'hiver stérile ?

Ma fenêtre est béante à l'hiver de l'espace.
J'ai plus de flamme en moi qu'une gerbe d'été.
L'aube a frôlé mon front de ses lys argentés
et mon être d'ardeur boit leur âme de glace.

Mes yeux sont là. Et rien n'est stérile jamais.
Pour eux le désert fauve éclorait en fleurs d'or.
Que l'heure est belle, où sur le monde en blanc qui dort,
les roses du matin s'ouvrent aux clairs sommets !
Que de roses d'opale au bord du ciel nacré !
Que de fécondité dans l'espace où mon rêve
a profusé votre ferveur comme une sève,
mes yeux divins, par qui le monde en fleurs se crée !

IMAGE EN ROSE ET VERT

J'avais été roulé dans le rythme du train, toute la sourde nuit.
Sur mon front, encore endolori de mon sommeil brassé de bruit,
glissaient les clairs doigts de glace de l'aube,
qui parlait par syllabes de perle dans le frais satin de sa robe.
C'était dans une ville de la Normandie,
avec, au loin évoquée, la grande mer qui psalmodie.
Les toits étaient roses sur le ciel vert pomme,
dans l'heure de nacre, sur la ville nue, où dormaient les hommes.
Et ces deux couleurs, glacées de lumière, étaient sur toutes choses;
les volets étaient verts et les façades roses.
Seule, la lune pâle était couleur de blé.
Rien ne vivait, par quoi le calme fût troublé,
hormis un chat gris, une grêle fontaine, dont les gouttes
se perdent,
et mon pas sonore par les rues désertes.

Sous l'arche d'un pont, il traîne un pan lourd d'ombre violette
laissé par la nuit ; au delà du pont la ville se reflète.
La surface de l'eau est placide et plane
(Etait-ce la rivière, était-ce le canal ?)
Rose sur l'eau verte une barque est posée
dans l'aurore qui mire ses premières fusées,
gerbes de carmin en l'eau de turquoise.
Et la barque vide semblait amarrée parmi les platebandes
de roses glaïeux d'un port de légende....
Et c'était si beau que les yeux et l'âme
restaient en extase.

UN SOIR DE LA PAIX

La nuit tardive et belle de juin commençait à se poser sur les choses qui pensent,
l'air frais était limpide, tranquille, infini, dans la sonorité du silence :
Rappelez d'entre vos souvenirs la paix provinciale d'un soir de petite ville, l'été.
Nous étions ce soir-là sur la place de l'Eglise,
avec la présence de la grande flèche aiguë à nos côtés,
de ce clocher déjà fantôme surplombant comme une hantise.
Le docteur était là, le geste aimant-la-vie et le verbe sonore, ordonnant;
près de lui le maire, cheveux gris, brave homme rassis et bedonnant ;
et tous deux paternellement passaient en revue la modeste équipe des brancardiers volontaires.

Le concierge des écoles, petit homme honnête, brun et sec,
« sergent infirmier dans le militaire »
commandait la manœuvre, et ces mots : « par file à droite, droite »
vibraient solitaires et comme étonnés du silence.

Ils étaient six jeunes gens de l'endroit,
qui fonctionnaient par paires, hissant sur leurs épaules, puis reposant, trois brancards
Dans la pénombre calme, l'horloge de l'église sonnait un quart.
D'une rue débouchait un ivrogne cahotant charrié par deux gendarmes ;
et les gamins couraient pour voir, se bousculant et cassant du vacarme.
Mais l'ivrogne à peine enfourné,
et la grille du poste de police aussitôt sur lui refermée,
tout reprenait le niveau du calme.
Alors les gamins étaient fiers de figurer les blessés et de se voir portés à brancard.
D'autres, les plus petits, avaient peur de ce mot « les blessés »
et pleuraient.... Il se faisait tard.
Le sable de la place éclairait faiblement le crépuscule épars.

La robe claire de l'infirmière qui regardait n'était plus qu'à peine allumée,
et les branches des arbustes qui dépassaient les grilles des jardins faisaient des gestes parfumés.
Ombres et réverbères jouaient dans les venelles.
Les paroles étaient belles dans le cristal du soir immobile et semblaient se graver dans l'éternel.
L'église était si proche qu'il fallait rejeter la tête fort, pour voir
le haut estompé de la flèche se perdre dans l'espace pâle des premières étoiles.
La paix du soir, la paix du monde. était immense.
C'était l'été de dix-neuf-cent-quatorze, peu de jours avant les jours déments.





CHANT SUR LA PROUE

A Henri Barbusse.

Faisant cortège de très loin à mon bateau depuis des lieues,
la flotille des montagnes cingle sur le lac bleu,
les voiles éclatantes de leurs neiges larguées sur le ciel
qu'elles échancrent,
et moi, accoudé à la proue, je laisse mon rêve lever l'ancre.

Et je rêve que je repars pour Guernesey.
O vent du large, orgueil sauvage des traversées !
Le cœur bat, les poumons battent comme des ailes,
les tympans dans le vent claquent comme des voiles.
J'aspire largement l'air saturé d'iode.
La mer déroule vers moi sa robe de sombre émeraude,
et les vagues m'acclament, et l'écume me hue.

Je me souviens de mers que je n'ai jamais vues,
car le sang de marin de mon père bout en moi,
son sang de traverseur et de conquistador.
Je m'embarque avec lui, et je pars, et je vois
les grands soleils couchants saigner sur la mer d'or.

O récits de mon père à la tombée du jour !
Je me souviens quand il parlait de Singapour.
Je vois quand on passe au tropique jeter un homme
par-dessus bord.
Il est loin, le vieux monde ; il est loin, le vieux port,
qui sent la caque, le goudron, la marée, la cale et le rance.
Je double le cap de Bonne-Espérance.
Des statures de montagnes hautes élèvent parfois dans
l'horizon leur énigme et leur silence
et disparaissent sans avoir dit leur mot. On passe.
Je vois des rives où exubèrent des faunes et des flores
inouïes, d'étranges races.
Je laisse là-bas sans toucher le Stromboli qui fume au large.

J'évoque telle nuit d'orage sur les vagues.

Alors ma rêverie héroïque se largue
et mes tempes sont battues de rythmes de combat.

Cette nuit là ! Dès les premières gouttes, les passagers
avaient tous déserté le pont, s'étaient rangés
dans les caques de harengs et les cases de lapins de leur
 vieille sagesse.
Il ne restait plus sur le pont
que moi et deux enfants, fille et garçon,
mais à nous trois, on gardait bien la proue !
Le ciel d'ombre était encore crevé d'échancrures de couchant
 roux,
Tous les chars de l'orage roulaient dans le grand fracas de
 leurs roues ;
des héros de légende tiraient des glaives d'éclairs bleus dans
 le noir,
et le tonnerre croulait au loin comme les empires de l'histoire.
J'avais les cheveux nus dans la pluie et le vent.
N'est-ce pas, mes enfants, qu'il fait bon à l'avant,
à sentir tout l'orage nous cracher sur la tête ?
Que c'est beau ! que c'est bon ! et sont ils-bêtes,
ceux qui sont rentrés s'accroupetonner à cause de la tempête?

Et cependant, enfants, ils vous rendront comme eux,
rechignés, résignés, rapetissés, peureux.
Vos vouloirs fauves seront châtrés et châtiés.
Pauvres civilisés! N'est-ce pas une pitié,
tous ces gens qui ont peur de l'eau, et peur du large?
Où sont-ils, ceux de forte race, les barbares?
Où, les veilleurs de proue pour veiller dans l'orage?

O la joie effrénée de lever toutes ancres,
de larguer toutes voiles,
de voir la mer d'azur, le soir, se corser d'encre,
et d'entrer dans l'espace nocturne et froid d'étoiles!

Et je songe à la joie d'être veilleur de proue,
quand les chevaux des vagues se cabrent et s'ébrouent,
et que leur écume blanche illumine la mer bleue.
Et j'évoque l'orgueil d'être veilleur de proue du navire des
peuples,
d'être un de ces esprits de risque et de danger
qui se sentent la poigne et le cœur de venger,
par un geste, la veulerie des siècles,

de casser la routine, de disloquer la règle, de bondir hors du cercle,
de fendre le premier, en entraînant les autres, des ondes innommées,
et d'être beau d'audace, et d'être grand d'aimer.

Cependant le soir s'impose sur le lac et sur les mers de mon rêve.
Dans la cendre de brume tassée au foyer du couchant, le soleil rouge éteint sa braise.
L'eau s'amplifie au loin et s'attriste immensément de toute l'inquiétude qui rôde.
Et je vois la princesse de brume des mers du nord, l'énigmatique reine Maud,
couronnée de magie et vêtue de légende,
qui passe dans le soir avec sa traîne mauve,
et marche sur la mer déserte, comme sur l'infini des landes.
Une page d'âme se tourne. La nuit tombe sur l'eau triste et grande.
La lune immense et rouge et lente et d'or se lève,
exhumant du fond d'autres mondes la magie d'autres rêves.

DIALOGUE INTÉRIEUR

— Souviens-toi de la voix qui fut la tienne un jour :
Comme elle était pénétrante et persuasive,
à force de tendresse et d'insistant amour !
C'étaient des pas feutrés parmi la nuit furtive,
un chant d'âme en sourdine dans l'ombre de velours.
Comme elle était alors aimante et maternelle,
ta voix, comme elle coulait, souple et claire, vers tous,
si amicale, — un fleuve de lumière et de miel !
Et combien il était en elle de bonté douce !
Une caresse, une main qui aurait pris des mains.
Ton chant alors était vraiment un chant d'amour,
ses mots étaient émus et ses gestes humains..
Souviens-toi de la voix qui fut la tienne un jour.

Elle chantait parfois la tristesse, souviens-toi.
Elle avait des sanglots profonds comme des sources,
mais la source était claire comme une âme d'enfant.
Aujourd'hui ta voix rauque hurle un hymne à la joie:
Que tu as dû souffrir pour en arriver là,
mon pauvre cœur brutal, tragique — et triomphant !
Oh ! ta voix d'aujourd'hui qu'on ne reconnaît pas,
dont tu t'étonnes parfois toi-même, comme s'étonne
à s'entendre parler l'enfant dont la voix mue et en qui
monte un homme.
Comme tu as dû apprendre les hommes et la vie !
Comme tu as souffert, et en souffrant, grandi !

— Grandi ? ai-je grandi vraiment ? J'ai tant perdu.
Je ne retrouverai sans doute jamais plus
ma douceur d'autrefois dans l'émoi des beaux soirs.
Oh ! l'angélus pleurait au fond de la vallée,
et pleurait en échos dans trois cœurs, souviens-toi.
C'était encore l'enfance et le premier amour.
Ce parfum d'âme, alors, et de fleurs, exhalé,
et la cloche assourdie qui mourait dans la tour !

— Tu as grandi, mon frère, et ne regrette rien.
Nous savons tous les deux ce que tu as perdu.
Tu es plus dru, tu es plus âpre, tu es plus dur
Mais veux-tu déplorer l'irréparable en vain ?
Il faut aimer ce que tu as, ce que tu es.
Lorsqu'en toi le regret se soulève et se plaint,
apprends à te raidir dans ton orgueil muet.

Oui, je sais les tortures par qui tu fus tordu.
Toi qui jadis étais tout amour et toute candeur, je t'ai vu
souffrir jusqu'à la haine dans les sursauts d'un spasme,
et j'ai vu ton rictus se crisper en sarcasme,
et j'ai vu le pli du mépris mordre et défigurer ta face,
le mépris comme un chancre d'âme qui ronge et croît.
Tu as crié comme les os d'un Christ en croix,
lorsque les clous s'incarnent et que les membres craquent.
Mais en souffrant de la sorte, je te le dis,
tu as grandi, tu as terriblement grandi.

— N'est-ce pas plutôt la mort qui a grandi en moi ?
Vois quelle écorce rude autour de moi s'accroît.

— Ne t'inquiète pas si ton écorce est rude,
arbre âpre et ravagé et raviné de rides,
Tant que la sève monte de la terre en ton cœur,
et que les mains subtiles de tes multiples feuilles
captent en palpitant tous les souffles du ciel.
A la hauteur des mains humaines, ton torse est rude;
mais au-dessus, au niveau de la solitude,
sous la pluie d'or de la perpétuelle clarté,
tout ton feuillage ému trémule dans l'été.
Le vent y roule, mais des peuples d'oiseaux y vivent;
ta force douloureuse monte, tendant de grands bras
vers le vide,
mais plus tu es altier, plus tu deviens humain.
Ton ombre qui croît sur la plaine est bonne et fraîche
au pélerin.
Aime ce que tu es jusqu'à t'en enivrer.
Tu as grandi, mon frère, et ne regrette rien.

— Est-ce vrai, mon consolateur? est-ce bien vrai?



PAYS

La grande patrie de tous, la Terre Humaine, existe. Je ne puis respirer sans elle :

Son âpre haleine écarte l'horizon et suscite des ailes,
comme l'haleine amère et saline du large;
des vagues d'humanité, messages des antipodes, écrasent à nos rives leurs déflagrantes décharges.

Aux heures de son entier déchirement, je n'ai pas renié ma grande patrie.

Mais elle a beau capter le vif de notre esprit,
et notre cœur lui-même a beau en être épris,
les fibres douloureuses et profondes de notre être
demeurent nouées au pan de terre qui nous vit naître
et nous épanouir au miracle de vivre,
elles, nos pantelantes fibres gonflées d'émoi, nos plus souffrantes et plus vibrantes fibres.

O le mal du pays quand-même et malgré tout!
Malgré toutes les raisons ce mal vraiment d'amour.
Je l'écarte le jour, mais il me hante en rêve;
alors mon cœur éclate et crève,
et du fond de mon rêve s'irruent à flots les larmes,
se gonflent les sanglots et ma fierté désarme,
et je pleure dans mon rêve comme un enfant, vraiment,
comme un enfant.

Je pleure de revoir les côteaux et leur pente,
et leurs inflexions comme celles d'une voix aimée
qui parle, et en parlant, qui chante,
et de sentir en moi, hors de moi, s'animer,
le monde ému et beau de mes jeunes années.
Et la couleur des choses ou la cambrure des arbres,
qui est autre qu'ailleurs, fait redoubler et déborder mes larmes.
Je pleure de revoir la maison et la chambre,
de palper sur les murs le papier couleur d'ambre,
où la main colle sur le glacé luisant
et que je caressais lorsque j'avais trois ans.

C'est surtout la campagne que je revois, et les promenades,
les promenades avec mon père déja vieux dans son complet
grisâtre et rose fade,
qui était fripé comme un visage ridé à la place des genoux
parce que mon père déjà se lassait vite et devait s'asseoir
beaucoup.
Ses jambes me semblaient flageoler quand il s'arrêtait pour
désigner de la pointe de sa canne
quelque chose très loin dans l'atmosphère, qui trémule, de
l'été diaphane.
(O l'image débile où tout tremble et où tout paraît reculer
dans un pulvérulent mirage d'argent pâle et pelliculé!)
Il contait sur ces décors des histoires, qui avaient dû s'y jouer,
me semblait-il, dans un passé immémorial,
puisque ce passé était le temps où je n'étais pas encore là.
«Ce qui est en ruines là-bas, disait-il, c'est une briqueterie qui
a été incendiée l'autre année
et on n'a jamais rebâti sur les tronçons des cheminées »

Je revois les chemins où nous allions avec ma mère tous trois
ensemble,

et ma poitrine secouée de sanglots voudrait s'élargir assez ample
pour embrasser toute cette terre et tous ces arbres ensemble,
et pour pouvoir les serrer contre moi d'une opprimante et amoureuse étreinte,
et je sens dans mon rêve que je me jette sur la terre pour m'y rouler et la mordre à y imprimer des empreintes.

O ces coins de pays chargés de souvenirs, prêts à crever de souvenirs, qui se contraignent!
L'auberge de la Faisanderie, isolée sur les chaumes des crêtes, avec le faisan sur l'enseigne.
Balbutiements des amours d'enfance, souvenirs qui au fond de notre chair et à notre insu toujours saignent.
Mon père, ma mère, et tous ces autres morts qui n'ont jamais respiré qu'en moi,
ces morts mal morts, vous tous, mes enfantins et mes secrets émois!

Par ces soirs de décembre et de Saint-Nicolas
où les enfants mettent leurs sabots au clair de l'âtre,
là-bas, dans mon pays, — ah! ces soirs là,

je sens mieux mon exil et mon mal du pays.
O — mon enfance enluminée, ces matins de joie ébahie!
Il n'y a pas ici la neige de là-bas à perte de vue sur les plaines.
Où est-il le Saint-Nicolas de ma Lorraine?
sa clochette qui tinte dans le soir et dans le silence de la neige,
et chante, miraculeuse, au fond de mon jeune âge?

La patrie, c'est l'enfance. La patrie, c'est cela :
cette neige, ces soirs de la Saint-Nicolas.
Le reste, ce sont des mots sonores ou subtils.
La patrie, c'est l'enfance; la vie en est l'exil.
Patrie toujours irretrouvable, paradis à jamais perdu:
On peut revenir au pays, mais ces choses ne sont point rendues.
Alors, si l'on veut vivre, il faut faire de la vie,
de la vie et du monde une seconde patrie,
et le monde est si beau et la vie est si grande
qu'on peut bien les aimer sans peine, éperdûment.
Mais la première patrie, la clochette de légende,
comme les cloches de la ville d'Is, tinte très doux,
tinte engloutie, tinte sans fin, au fond de nous.



NUANCES DANS LA NUIT

Une nuit de la fin de l'été, une nuit tiède encore de septembre,
avec sa vie infiniment en flamme de veilleuse qui tremble.

Les faibles étoiles opalines, ces menus cœurs muets qui battent,
la patience blonde des lampes de la grande ville là bas,
le grésillement des grillons diminué,
et la vie de mon âme, dans la nuit, — discrètement aussi continuée.

La lune respirante descend ; rien ne se hâte et tout est satisfait,
comme si l'heure était éternelle et si le monde était parfait

Les carrés blancs des linges sont tendus à la corde et tels
que des miroirs à recevoir le clair de lune.
Les prairies fauve-pâle ondulent à la façon indéfinie des dunes.
Une lueur feutrée est sur les feuilles des pommes de terre
et sur la ligne arrondie des fruits du verger ;
de petits nuages suspendus, et nacrés par la lune, flottent en
duvet mou et léger,
et on sent par moments comme un semblable duvet invisible
dont la caresse parcourt l'espace.
Rien d'autre qui se meuve ni personne qui passe,
sinon, soudain,
un chat blanc d'hermine qui pose des pas de velours dans
le jardin.

INTÉRIEUR D'ÉTÉ

A Sonia Lorié.

Le salon rouge à l'ombre chaude ouvrait sa sombre intimité
au perron blanc qui se pavanait vers le jardin bruissant d'été.
Dehors, des pas, dans le soleil, faisaient crisser l'or du gravier.
On évoquait une vie tropicale sous l'ombrage exotique des
palétuviers.
Car au pied du perron, le tronc, en colonne cannelée, d'un
catalpa se levait du gravier,
et nous offrait l'envers doré de ses larges feuilles transparentes.
L'ombre à l'intérieur était chaude et prenait des tons d'ama-
rante

en se moulant aux rondeurs pourpres des fauteuils et aux
velours du canapé.

Par terre sur tout le tapis rouge, on voyait se tordre et ramper
les entrelacs des dessins fauves qui se nouaient et s'étiraient
comme des bêtes engourdies
dans un rêve de sieste lourde et de langoureuse après-midi.
On voyait l'envers, traversé de soleil, du store incliné où se
découpa
l'ombre que portaient d'en-haut sur lui les feuilles du catalpa,
et ce store était varié de larges rayures orange.

Une brise intermittente y faisait se taquiner les ombres des
feuilles, les rideaux animaient leur franges,
et une âme de fraîcheur allégeait les paroles un peu résignées.
Sur la table, dans un vase de terre, une gerbe de fleurs
bleues régnait.

Le piano noir luisait comme une eau dans le soir,
puis il s'ouvrait ; des mains en caressaient l'ivoire ;
un nocturne de Chopin, à pas de fée lunaire au bord des
eaux de moire,
créant la nuit fiévreuse à chacun de ses pas, s'avançait le
long du clavier,
tandis qu'on entendait toujours comme en rêve là-bas les
pas de soleil sur le gravier.

LA JOIE QUAND-MÊME

> **Cette vie ! Et que je sois**
> **l'avocat de la vie !**
> **Nietzsche, (Lettre à Overbeck).**

Cette vie !
Ces luttes, cette misère et ce goût
macéré d'amertume et de nausée, et ces cris dans le vide,
 et tout !
Cette vie, mon Dieu, cette vie !
Et dire que je suis l'avocat de la vie !

— Ta joie !
ta joie et ton extase devant le jour en fête,
cette joie si simple et si claire dont tu te posais le prophète,
et dont tu portais, à t'en croire, l'inaltérable source en toi,
ta joie de tout comprendre et de tout admirer,
ta joie de tout aimer et d'aimer tous les êtres,
qu'est-elle devenue, ta joie, mon pauvre cœur dilacéré ?
Caïn, Caïn, qu'as-tu fait de ton frère, et toi,
mon cœur, qu'as-tu fait de ta joie ?

— Je te l'avais donnée (ainsi dit le Seigneur), je te l'avais
donnée,
pour que tu veilles sur elle comme une sœur aînée.
Or tu l'as égorgée, toi qui l'avais en garde.
Elle est morte : la voici gisante et nue : regarde.

— Non je n'ai pas tué ma joie, mais elle est morte
par la faute des hommes et la faute des choses.

— Dis plutôt par ta faute ! Et sache que le fort
ne s'en prend jamais qu'à soi-même, et point au sort.
Quoi donc ! Un peu de peine à gagner un pain dur,

un peu de méchanceté qu'il faut que tu endures,
un peu trop de gestes débiles autour de toi,
et trop de chair dolente que tu entendis geindre,
li ne faut que cela pour te tuer ta joie !

Il ne t'en faut pas plus pour renier ta foi !
Songe plutôt à mieux t'armer, à mieux te ceindre,
homme de peu de foi, homme de peu de joie!

Ridicule que tu es ! cordonnier mal chaussé !
triste prophète de la joie,
toi qui parles d'extase quand mônte la nausée !
tais-toi, au moins. Aie honte de mentir.

— Je ne me tairai pas, et ce n'est point mentir.
J'entendis, un grand soir, en moi, ces fortes paroles retentir :
« Tu chanteras la joie du fond de la torture »
Et la voix qui parlait ne s'était pas nommée,
mais au fond de moi-même je la nommais la vie.
Et son ordre viril en moi s'est imprimé
et je l'entends encore et je lui obéis.

Il est ma loi. Et tant, sans doute, que je vivrai,
je chanterai la joie et mon chant sera vrai.
Quand on a vu la joie, ne serait-ce qu'une heure,
la joie vit, éternelle, dans l'éternel du cœur,
et l'on sait que la joie est le cœur de la vie.

J'ai possédé la joie entre mes mains avides,
entre mes mains ravies ;
et j'aurai beau souffrir et souffrir à crier,
je ne puis pas la renier.
Et je sais que malgré le goût amer et âcre
qu'incruste dans ma bouche le pain noir de la peine,
quand-même, mon Dieu, quand-même.
la vie miraculeuse autour de moi — déflagre.

DANS L'ÉTONNEMENT D'ÊTRE

I.

Les moutons s'agglomèrent en îlot au milieu du désert des landes.
Le seul pâtre qui les rassemble, c'est la peur du soir nu en son silence de légende.
Dépasse de la crête des montagnes la lisière du soleil rouge qui tombe.
Piétinement et cliquetis régulier, une charrue va et vient dans la combe
qui sous la garde d'une onde de terrain est recluse comme une âme secrète.

Voici l'heure où les dieux vont passer et l'heure où les
choses s'arrêtent,
où l'élan des arbres se fige et où le geste inachevé des
pentes
comme une lèvre qui s'entr'ouvre et se tait, se suspend
d'extase et d'attente.

II.

En l'ouest large et nu s'exhale
l'haleine rose et glacée de la terre hibernale.
La brume gris-bleu du soir perle le ciel de l'est,
et semant sa clarté sableuse, comme un lest,
le ballon d'or léger de la lune s'évade de l'emprise du sol
et suivi de l'étonnement des choses recueillies, s'envole.
Les lumières de la simple vie tremblent aux hameaux du
silence,
et autour de leur humble et frileuse existence,
l'horizon dévasté se dilate et soudain semble immense.
Il sonne des angélus aux clochers de l'espace;
les bornes du monde se dissolvent et l'horizon encore s'éloigne.
et sous la lune d'hiver où les choses se glacent
les lys de la neige récente éclosent à la crête des montagnes

III.

Le soir est limpide et déjà nocturne.
Des oiseaux insomnieux à cause du clair de lune
s'éveillent à demi, et de loin en loin
commencent des mélodies qu'ils ne finissent point.
Les grillons menus s'incitent à chanter
leur chant de patience et d'éternité
si perpétuel qu'on l'entend à peine.
Des lumières pensives veillent sur la plaine
et l'âme du silence respire l'espace.
Sur la route un père et son enfant passent.
Ils sont seuls tous deux; l'enfant dit au père :
« Des hommes ? Est-ce qu'il y en a jusqu'au fond de la terre ?
» Est-ce qu'elle est profonde, la terre ? »
. . . .
Et le père ne répond pas. Et la voix claire
laisse sa résonance en sillage infini
emplir étrangement la nuit.



PAROLES VIRILES

Toi qui voulais la joie ou qui rêvais la gloire
et qui n'as plus la force et qui n'as plus l'espoir
d'atteindre ton désir ou d'étreindre ton rêve ;

toi dont la tempe bat des glas,
qui sens tomber sous toi comme un cheval s'abat
la vague qui te porte et dont l'élan te lève ;

ne pleure pas, mon frère, et donne-moi ta main :
Je t'apprendrai l'orgueil du désespoir humain,
et que rien n'est perdu tant que battra ton cœur.

Cambre en fierté ton mal de ne pas être aimé
et sens-toi plus fort désarmé.
Dépose ton regret de n'être pas vainqueur.

Songe au triomphe d'ÊTRE et sens-toi délivré.
N'écoute plus que pour t'en enivrer
le gave de ta colère en révolte, qui gronde.

Et songe à la joie, à la gloire,
qu'a préparées pour toi l'effort des préhistoires :
Être deux yeux ouverts sur la splendeur du monde.





SE REPRENDRE

Les petits hommes dans la ville !
Leurs souffrances sordides, leurs voluptés viles,
leurs rancunes aigries et leurs maigres calculs,
leurs yeux louches, leurs cœurs et leurs cerveaux occlus
aux paroles de vie, sans doute pour jamais.
Et avoir cru en eux. Et les avoir aimés !

Ils t'ont traîné, mon cœur, au pavé de leurs rues ;
ils t'ont traîné comme un pauvre être écartelé au galop de
chevaux qui ruent ;
ils t'ont traîné à leurs boutiques, et il t'a fallu marchander
avec eux ta vie ;
ils t'ont traîné à leurs juges, et ils ont mesuré ton idée au
boisseau de leurs appétits.

O cette toute-puissance innombrable et intolérable des petits !
Et qu'il faille te débattre parmi eux, et que tu ne puisses pas
leur échapper,
mon cœur qui as en toi un tel trésor de paix !
Tu as souffert par eux jusqu'à crier de haine
— O poings crispés, lèvres mordues, et force vaine !
Comme ils t'ont éprouvé par une rude épreuve,
les hommes auxquels tu croyais dans ta santé naïve et neuve,
mon pauvre cœur de grand enfant, mon pauvre cœur.

Mais la ville diminue derrière moi en rumeur de marée
descendante,
et voici les arbres où le vent eurythmé psalmodie son andante.

Certes, je ne suis pas encore délivré.
Pourquoi me targuer d'être plus fort que je ne suis ?
Je suis encore saignant où ils m'ont déchiré,
je suis tout obstrué de dégoût et de haine,
et la colère en moi mène encore son bruit.
Mais à chacun des pas que je pose dans la plaine,

je retrouve un peu plus la beauté, et j'entends se rapprocher
l'amour.

Que les arbres sont verts et que le ciel est bleu !
Je sens mon front levé dans la splendeur du jour,
et mon front est de marbre comme celui d'un dieu,
— marbre tiédi d'émoi sous les doigts chauds des brises —
et tout homme qui pense et qui sent, est un dieu.
La divinité d'être un front levé me grise !

Maintenant, je suis penché vers la terre, et j'ai assumé un
outil.
Je travaille parmi le travail de ces infiniment petits
qui tissent de leur mille bruissements le vaste silence des
campagnes.
La terre est d'accord avec moi et la vie totale m'accompagne,
et je n'ai plus d'autre rapport que cet étroit rapport originel
avec la vie primordiale et avec la terre éternelle.
Je ne suis plus un être numéroté dans une case d'un état-
civil.

Là-bas, dans une brume qui trémule, se défait ce rêve :
la ville.
De par la perspective sa cathédrale n'est plus qu'un clocher
de village,
et la lumière et l'oubli qui me baignent, jusqu'à l'horizon se
dilatent.

Mais voici que l'étendue de la plaine dans le soir encore
plus s'étire,
et voici la grande nuit soudain qui respire autour de moi,
et je respire
(la nuit et son murmure au loin comme la respiration de
la mer)
Voici la veillée rouge des lampes de la terre
sous la veillée plus haute et blanche des étoiles qui mènent
leur ronde
de patrouille nocturne sur l'enceinte du monde.
Voici la corne de la lune comme la trompe du veilleur,
et qui descend les escaliers du ciel, grosse de clameur, mais
silencieuse.

La nuit et sa fraîcheur sur moi, voici la nuit qui s'ouvre,
et me voici moi-même soudain qui suis là et qui me retrouve
moi-même dans ma force large et dans ma vérité entière.
O cette vie comme un péché, cette vie mesquine et quotidienne
de camelot et de regrattière,
qu'il te fallut mener, mon cœur, tantôt encore, la pauvre vie
des hommes !
Mais il n'y a plus que la grande nuit sur nous, qui est là
et qui pardonne.

Que sont vraiment au prix de cette grandeur
les petitesses dont tu souffrais, mon pauvre cœur ?
C'était ce soir, c'était tout à l'heure, et pourtant
cela est loin, car il n'existe plus de temps.
Il n'existe plus que toi-même face à face avec l'éternité,
et ce miracle froid des nuits belles dont tu es salutairement
inondé,
et les points d'interrogation d'or que figurent les étoiles sur
le bleu sombre des firmaments insondés.
Il n'y a plus que toi et le Tout en solidarité profonde.
Tu n'as rien de commun avec les choses dont tu croyais
souffrir, et tous tes liens se dénouent.

Il n'existe plus d'autre lien que la Voie lactée, ceinture étoilée des mondes,
plus d'autre lien que celui qui englobe chaque être au grand Tout.



LE MONDE EST LA

O toi qui vas, les yeux et la tête baissés,
noué de rancœur et tassé,
recru de la fatigue et du poids du passé,
fermé à tout et résorbé dans ta peine et dans ta narcose,
de grâce, lève la tête, ouvre les yeux — aux choses !

Le monde est là.
Tu ne tenais plus compte de cela.
Tu avais émargé par mégarde cette réalité flagrante autour
de toi,
cet assaut de splendeur et cette armée de joie.

Le monde est là, qui bat les portes de ton être.
Tu as beau faire, le voilà déjà qui est sur la brèche et qui te pénètre,
et qui veut s'engouffrer en toi comme une tourmente
Le voilà maintenant comme l'enlacement doux autour de toi, d'un fleuve tranquille et fort.
Le voilà qui te parle comme l'amant à l'amante,
qui te caresse et qui t'implore.

Le voilà qui se presse vers toi, et qui est impatient de toi, et qui déferle
sur toi, sur toi, par vagues répétées, sans terme,
infatigablement sur toi.
Le voilà qui s'irrue, lumière, par tous tes pores.
Sens-tu comme déjà, malgré toi, il t'illumine — le divin Monde — et t'invigore ?
De grâce ne boude plus celui dont l'insistance indéfinie t'entoure,
de grâce ne résiste pas à son amour.
Ouvre ta chair, ouvre ton âme, ouvre-toi tout :
Le Monde est là !

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR ....
LES ÉDITIONS LUMIÈRE PAR
L'IMPRIMERIE DU CENTRE A
ANVERS EN MAI 1922


UTL AT DOWNSVIEW